

Denis CLARINVAL

LA MOUVANCE DES FAILLES



La faille est la condition première de toute polyphonie. Sans faille, il n'y a qu'un plan homogène, une voix unique, une totalité close. Mais la faille, à elle seule, ne suffit pas. Une faille statique n'ouvre rien. Elle est un simple trou, au sens sartrien, une négation figée d'où aucun devenir ne peut surgir. Elle suspend, elle ne met pas en mouvement.

La faille est la condition première de toute polyphonie. Il faut s'entendre sur ce mot, faute de quoi l'on ne fera que métaphoriser. Une faille n'est pas un accident local, un petit défaut dans une surface autrement intacte. Elle est un régime d'être. Elle est ce par quoi un monde cesse de se donner comme un seul plan continu, lisse et homogène. Là où il n'y a pas de faille, tout se présente comme un ensemble d'éléments ajustés, réductibles à une même mesure, convertibles à un seul langage. Même si l'on y distingue mille objets, mille formes, mille noms, cela demeure un seul et même plan de visibilité et d'intelligibilité. Or un plan unique appelle une voix unique, non pas parce que tous diraient la même chose, mais parce que tout ce qui est dit se ramène sans reste à une même tonalité, à une même syntaxe du sens. Dans un tel monde, l'altérité n'est jamais radicale. Elle n'est qu'une variante sur fond d'identité. La polyphonie y est feinte, car elle ne peut être qu'un jeu de timbres sur une partition déjà écrite, l'ornement d'une totalité qui ne tremble pas.

La faille introduit tout autre chose. Elle ne se contente pas de diversifier, elle disjoint. Elle ne multiplie pas les figures, elle brise l'évidence du plan commun. Elle crée des zones où ce qui apparaît n'est plus immédiatement raccordable à ce qui apparaît ailleurs, des zones où le regard perd son assurance, où la continuité de l'interprétation se fissure. Cette disjonction n'est pas une pure négation. Elle est la condition même de l'émergence de voix qui ne soient pas des variations sur un même thème. Une voix véritable n'est pas seulement un discours distinct, elle est une manière de porter le monde, une manière de recevoir et de rendre, une inflexion irréductible de la présence. Pour qu'une voix soit réellement autre, il faut qu'elle puisse se tenir ailleurs que sur le plan commun. Il faut qu'elle puisse naître d'un écart, d'une distance, d'une fêlure de l'unité. La faille est cet écart, ce lieu où le monde ne s'additionne plus, où il cesse de se refermer sur la forme d'une totalité close.

Mais la faille, à elle seule, ne suffit pas. C'est ici que l'on risque l'équivoque la plus dangereuse, celle qui confond la faille avec une absence, une privation, un simple manque. On imaginerait alors la faille comme un trou béant, comme un vide dans lequel le monde se dissout. On croirait obtenir la polyphonie en brisant la continuité, comme si la rupture, en soi, produisait

la pluralité. Or il n'en est rien. Une faille peut bien disjointre le plan, elle peut bien interdire la clôture, et pourtant ne rien ouvrir. Elle peut être stérile. Elle peut être une suspension pure, une négation figée. Elle peut être, au sens le plus strict, un trou.

Le trou, dans la perspective existentielle, ne désigne pas seulement un vide matériel. Il est la figure d'une négation qui ne se transforme en rien, d'une absence qui ne devient pas. Il marque une interruption qui n'a pas de suite, un manque qui ne laisse émerger aucune présence nouvelle. Il est ce point où l'on perd prise sans gagner aucun horizon. Il immobilise plus qu'il ne libère. Il ne fait pas naître une autre voix, il coupe la voix. Il n'introduit pas la polyphonie, il introduit le mutisme, la chute, parfois même la fascination. Là où l'on croyait ouvrir une brèche, on ne fait que creuser une absence. La faille, réduite à cette figure, ne donne aucun devenir. Elle suspend, elle ne met pas en mouvement.

Or la polyphonie n'est pas la juxtaposition de silences. Elle n'est pas le simple fait que l'unité soit rompue. Elle est l'émergence de voix qui se répondent sans se réduire l'une à l'autre. Pour qu'il y ait polyphonie, il faut donc plus qu'une rupture. Il faut une capacité d'émergence. Il faut un passage. Il faut une circulation. Autrement dit, la faille n'est féconde que si elle n'est pas simplement béance, mais traversée. Une faille statique fige l'écart et le condamne à demeurer écart. Elle pose une distance sans relation, une séparation sans correspondance. Elle laisse chacun sur sa rive. Elle peut même, paradoxalement, renforcer l'univocité, car ce qui n'est plus relié devient vite indifférent, et l'indifférence revient toujours au même. La faille statique ne multiplie pas les voix, elle les isole jusqu'à leur extinction.

Il faut alors comprendre ce que signifie, dans ce contexte, le mot même de polyphonie. Il ne s'agit pas d'un pluralisme superficiel, de la coexistence paisible d'opinions diverses sur un même monde déjà donné. Il s'agit d'une pluralité plus originaire, où chaque voix n'est possible qu'en tant qu'elle reçoit le monde autrement, depuis un lieu qui n'est pas simplement un point de vue, mais une faille réelle dans l'ordonnement du sens. La polyphonie suppose une pluralité de naissances. Or une naissance ne se produit pas dans le vide. Elle se produit dans une ouverture qui porte en elle une force, une impulsion, une possibilité de déploiement. Si la faille n'est qu'un arrêt, aucune naissance n'y est possible. On a la disjonction sans l'émergence. On a la séparation sans le devenir.

C'est pourquoi il faut dire, et le développement entier devra le justifier, que la faille n'est pas seulement la condition négative de la polyphonie, celle qui empêche la totalité close. Elle doit être aussi la condition positive de son surgissement, celle qui rend possible qu'une voix advienne, qu'elle se tienne, qu'elle résonne et qu'elle rencontre d'autres voix. À ce stade, on ne fait encore que pressentir ce qui manque à la faille statique pour devenir un lieu d'éclosion. Mais ce pressentiment est déjà décisif. Il indique que l'ouverture ne vaut pas par sa béance, mais par sa capacité de passage. Qu'une faille n'ouvre rien tant qu'elle demeure immobilisée dans sa seule négation. Qu'elle n'est pas, en elle-même, le possible, mais seulement la condition de possibilité du possible.

Ainsi la première tâche n'est pas de célébrer la faille comme rupture, mais de discerner en elle ce qui relève du stérile et ce qui relève du fécond. Il y a des failles qui ne font que défaire, et des failles qui permettent d'entendre. Il y a des brèches qui ne donnent que le vertige, et des brèches qui donnent la voix. La polyphonie n'est pas le bruit du monde disloqué, elle est la musique fragile qui n'apparaît qu'à partir d'une disjonction habitée. Il faut donc tenir ensemble deux exigences, sans les confondre. D'une part, refuser le plan homogène et la totalité close. D'autre part, refuser le trou immobile, la négation figée. Entre l'univocité du plan et le mutisme du trou, la pensée doit chercher la faille qui ouvre, c'est-à-dire la faille qui, au lieu de suspendre, met en mouvement.

La faille ne doit pas non plus être comprise comme un lieu de réagencement permanent au sens deleuzien. Les réagencements supposent des changements de plans, des superpositions, des recompositions successives d'un mille-feuilles ontologique. Or ce qui est en jeu ici n'est pas un passage d'un plan à un autre, ni une reconfiguration continue des formes, mais une traversée interne, immanente, sans déplacement de niveau.

La faille ne doit pas non plus être comprise comme un lieu de réagencement permanent au sens deleuzien. La tentation est forte, car la faille semble d'abord appeler l'idée de recomposition. Là où quelque chose se fend, là où le continu se défait, on imagine que les éléments vont se redistribuer, que de nouvelles connexions vont se nouer, que le réel se reconfigurera en d'autres agencements. Une telle lecture a sa cohérence. Elle correspond à une ontologie du montage, de la liaison, de la production de configurations. Le monde y est

conçu comme un ensemble de plans, de strates, de couches, de surfaces qui se recouvrent, se décollent, se replaquent, se traversent parfois, et dont les rapports font émerger des formes. Dans cette perspective, penser la faille revient spontanément à penser un jeu de plans, une mobilité de niveaux, un passage d'un dispositif à un autre. La faille serait alors l'opérateur d'un changement de montage. Ce serait un lieu où le réel se ré-assemble.

Mais ce n'est pas ce qui est en jeu ici. Et il faut le dire avec netteté, car la confusion est fertile en malentendus. Dans la perspective qui nous occupe, la mouvance des failles n'est pas d'abord une affaire de recomposition formelle. Elle ne consiste pas à réagencer des éléments sur un autre plan, à déplacer des formes, à redistribuer des intensités entre des couches. Elle n'est pas une mécanique de la variation par montage. Elle est une traversée interne, immanente, sans déplacement de niveau. Autrement dit, ce n'est pas le monde qui change de plan, c'est le monde qui se met à trembler de l'intérieur, comme si quelque chose, au cœur de sa consistance, cessait de se laisser stabiliser.

Il faut alors préciser ce que suppose un réagencement. Réagencer, c'est modifier une disposition. C'est déplacer des rapports, recomposer des articulations, changer de régime d'organisation. Même lorsqu'il se présente comme un processus continu, le réagencement implique toujours une logique de plan, de strate, de composition. Il suppose que le réel puisse être saisi comme un ensemble de dispositifs susceptibles d'être recombinaisonnés, comme un mille-feuilles dont on peut décoller une couche, en glisser une autre, reconfigurer l'ensemble. Cette image du mille-feuilles est éclairante : le réagencement fonctionne par superposition et par déplacement relatif des couches. Il change la figure globale en redistribuant les éléments. Il met en mouvement la forme.

Or la faille, telle qu'il faut la penser ici, ne vise pas la forme en premier lieu. Elle vise la possibilité même qu'il y ait du possible. Elle n'est pas une opération sur un plan, elle est l'irruption d'un écart au sein du plan unique, mais un écart qui ne renvoie pas à un autre plan. Elle est un décalage qui ne se traduit pas par un passage de niveau, mais par une intensification de la profondeur, au sens où la profondeur n'est pas une couche supplémentaire, mais une dimension interne du réel. Une faille n'ouvre pas nécessairement sur ailleurs. Elle ouvre au-dedans. Elle ne fait pas apparaître un plan caché derrière le plan manifeste. Elle met au jour la fragilité constitutive de ce qui semblait stable.

C'est pourquoi la métaphore du mille-feuilles, ici, est précisément ce qu'il faut tenir à distance. Elle suppose que l'on puisse toujours reconduire la différence à une pluralité de plans. Or la différence dont il est question n'est pas de cet ordre. Elle ne consiste pas en la coexistence de niveaux superposés, mais en la tension interne d'un même niveau qui ne se laisse plus fermer. Il ne s'agit pas de passer d'une couche à une autre, mais de découvrir que la couche elle-même est traversée, fissurée, et que cette fissure est active. La faille ne se contente pas d'introduire une discontinuité, elle introduit une instabilité qui n'est pas structurale au sens d'un plan, mais ontologique au sens d'une consistance qui se dérobe.

Dire cela, ce n'est pas nier que le réel puisse connaître des recompositions. C'est refuser de faire de la recomposition l'origine du mouvement. Car dans une ontologie du réagencement, la mobilité provient de la variation des rapports entre éléments : on change les connexions et l'on obtient une autre figure. On explique le devenir comme un effet de montage. Mais ici, ce que l'on cherche, c'est une compréhension plus intérieure. Le devenir ne s'explique pas d'abord par une redistribution de relations. Il se donne comme ce qui traverse, comme ce qui anime, comme ce qui circule au sein même des choses, avant toute reconfiguration. La mouvance ne vient pas d'un dispositif. Elle vient d'une traversée.

Cette distinction est décisive pour ne pas confondre la faille avec un simple lieu de production. Une faille n'est pas un atelier où l'on fabrique des configurations. Elle est un lieu où l'on éprouve que le monde n'est pas totalement disponible à la fabrication. Elle signale une dimension qui échappe à l'idée même de maîtrise, fût-elle une maîtrise par la variation. Il y a une manière de reconduire la mobilité à une technique, même lorsqu'on parle d'intensités ou de flux. On finit alors par décrire le monde comme un ensemble de possibilités de montage, et l'on croit penser le devenir parce qu'on décrit le changement. Mais le changement n'est pas le devenir. Le changement modifie une forme ; le devenir engage une profondeur qui ne peut pas être ramenée à une simple substitution de figures.

Il faut donc tenir fermement l'idée suivante : une faille mouvante n'est pas une faille qui se réagence, mais une faille qui se laisse traverser. Si l'on ramène la mouvance à la logique du réagencement, on transforme la faille en simple opérateur de variation. On la rend fonctionnelle, productive, presque instrumentale. Or ce qui est en jeu ici est l'inverse : la faille est ce qui défonctionnalise. Elle est ce qui introduit une dimension de non-possessable au cœur de ce qui paraissait maîtrisable. Elle est l'événement discret par lequel la totalité cesse

d'être totalisable, non parce qu'elle serait remplacée par une autre totalité, mais parce qu'elle se découvre traversée.

Ce point a des conséquences directes pour la pensée du langage. Si l'on pense la faille comme réagencement, on tend à concevoir la parole elle-même comme une recomposition de signes, un déplacement de syntaxes, un montage de discours. La polyphonie devient alors une pluralité de discours agencés, une variété de plans d'énonciation. Mais si l'on pense la faille comme traversée interne, la parole apparaît autrement. Elle n'est plus d'abord un montage, elle est une réponse. Elle naît d'une exposition. Elle se tient dans l'écart sans prétendre le combler, parce que cet écart n'est pas un défaut de composition, mais la condition même d'une présence qui ne peut plus être réduite à un plan unique.

Ainsi, refuser de comprendre la faille comme réagencement, c'est se donner la possibilité de penser un mouvement qui ne dépend pas d'un changement de niveau. C'est penser une mobilité qui n'est pas celle des couches, mais celle d'une consistance interne. C'est reconnaître que le monde n'est pas un mille-feuilles à recomposer, mais une réalité traversée, dont la fissure n'est pas un accident et dont la mouvance n'est pas un jeu de plans. Ce que nous cherchons n'est pas une théorie des variations, mais une compréhension du passage qui rend possible qu'il y ait des voix, non pas parce qu'elles changent de plan, mais parce qu'elles sont traversées autrement, depuis leur faille propre, au sein d'un même monde qui ne se ferme plus.

Ce qui rend la faille féconde, ce n'est ni sa béance ni sa capacité à redistribuer les éléments, mais le fait qu'elle soit traversée. L'Esprit circule dans les failles. Il ne les ouvre pas de l'extérieur, il ne s'y ajoute pas comme un supplément, il y circule parce qu'il est immanent aux choses elles-mêmes. C'est cette circulation qui rend la faille mouvante, et c'est cette mouvance qui ouvre des possibles.

C'est pourquoi le langage bute sur la faille. Non parce que le monde serait, en lui-même, obscur, énigmatique, volontairement retiré, comme s'il opposait à l'homme une nuit de principe, mais parce que le langage, tel que l'homme le pratique le plus souvent, procède par arrêt. Il découpe. Il fixe. Il cherche à stabiliser ce qui passe. Il veut des contours, des formes,

des propriétés. Il veut pouvoir dire : ceci est cela, et cela se tient, et cela demeure. Même lorsqu'il se fait poétique, il est tenté de donner une figure, d'encadrer, d'assigner, de retenir. Or la faille, telle qu'elle a été posée, n'est précisément pas ce qui se laisse retenir. Elle n'est pas un objet parmi d'autres, un thème, un contenu. Elle est un régime d'instabilité interne qui interdit au monde de se donner comme un ensemble clos. Le langage, habitué à l'ordre des choses nommées, rencontre là une résistance qui n'est pas un mystère, mais une impossibilité structurelle : on ne peut pas immobiliser ce qui, par nature, se déplace.

Il faut insister sur ce point : l'échec du langage n'est pas d'abord un accident, ni une déficience psychologique, ni un manque de finesse. C'est un signe de sa tendance spontanée. Le langage ordinaire veut se rendre maître, non nécessairement par violence, mais par nécessité vitale : il faut bien s'orienter, distinguer, reconnaître. Nommer est une manière de survivre. Mais cette nécessité s'accompagne d'une illusion : celle que le monde se laisse entièrement reconduire à ce qui est nommable. Là où les contours se troublent, là où les limites cessent d'être nettes, là où les lignes bougent, le langage éprouve sa limite et, souvent, répond en durcissant. Il insiste. Il répète. Il recouvre. Il transforme le mouvant en stable, comme si la stabilité était le seul mode de réalité acceptable. Cette réaction est compréhensible. Elle est même parfois indispensable. Mais elle devient fausse dès qu'elle prétend valoir pour tout.

Or la faille oblige à reconnaître une autre forme de réalité, qui n'est ni obscure ni indéchiffrable, mais non stabilisable. Elle ne se cache pas, elle ne se retire pas ; elle se déplace. Ce déplacement n'est pas une ruse du monde, c'est sa vie même. Le langage bute parce qu'il cherche des contours là où il n'y a que des lignes mouvantes. Il cherche des reliefs stables là où la terre elle-même se déplace. Il cherche un sol ferme là où le sol n'est pas un socle, mais une tension. Et cette butée se manifeste, de façon précise, selon deux modalités distinctes, qu'il faut tenir ensemble sans les confondre.

La première modalité de l'échec tient à l'opacité du monde. Il est essentiel de comprendre que cette opacité n'est pas l'obscurité d'un mystère. Elle n'est pas le signe d'une réalité cachée derrière les apparences, d'un sens secret qu'il faudrait enfin dévoiler. L'opacité dont il est question est celle des reliefs. Elle vient de la présence même des choses, de leur résistance, de leur épaisseur. Un relief est opaque, non parce qu'il dissimule un message, mais parce qu'il n'est pas une surface plane. Il fait ombre. Il introduit une distance. Il empêche la transparence du regard. L'homme moderne, habitué à des images lisses, à des écrans, à des surfaces

convertibles en information, rêve d'un monde sans relief, d'un monde intégralement lisible. Mais un monde sans relief est un monde sans profondeur. Il n'y aurait plus d'ombre, et donc plus de lumière. Plus de distance, et donc plus de rencontre. L'opacité, en ce sens, est la condition même d'un rapport vrai : elle impose une patience, elle interdit la consommation immédiate, elle oblige le regard à devenir autre chose qu'un glissement sur les surfaces. Le langage, lorsqu'il suit ce regard impatient, devient lui-même transparent au mauvais sens : il décrit sans toucher, il nomme sans éprouver.

La seconde modalité de l'échec tient à la mobilité des failles. Ici, il ne s'agit plus d'opacité, mais de déplacement. Une chose opaque peut être stable : on peut apprendre à en faire le tour, à en respecter l'ombre, à en reconnaître la présence. Mais une faille mouvante ne permet même pas cela. Elle déplace sans cesse ce que le langage croyait avoir saisi. Elle rend caduques les prises. Elle défait les contours au moment même où ils semblaient se fixer. Elle oblige à reconnaître que le monde ne consiste pas seulement en choses qui résistent, mais en tensions qui se recomposent intérieurement. Le langage, qui opère par arrêt, se trouve alors comme en retard sur ce qu'il vise. Il arrive après. Il nomme ce qui n'est déjà plus à l'identique. Il prétend dire l'être là où il n'y a que devenir. Et ce retard n'est pas une simple lenteur, il est un décalage de principe : on ne peut pas fixer le passage.

Ces deux modalités, opacité et mobilité, se renforcent. L'opacité rend le regard patient, la mobilité l'empêche de se satisfaire d'un tour de l'objet. L'une impose la retenue, l'autre interdit la clôture. Là où l'opacité seule pourrait encore être maîtrisée par une technique, par une méthode, par une accumulation de descriptions, la mobilité des failles ruine toute prétention à totaliser. Et là où la mobilité seule pourrait être interprétée comme une instabilité pure, l'opacité rappelle que le monde n'est pas un flux abstrait : il a de l'épaisseur, il a du poids, il a des reliefs qui font ombre. L'échec du langage ne signifie donc pas que le monde échappe comme une énigme, mais qu'il ne se laisse pas traiter comme une totalité disponible.

Dès lors, ce que nous appelons « échec » doit être retourné. Il n'est pas un signe d'impuissance, mais une invitation à transformer la fonction même de la parole. Tant que le langage se conçoit comme une capture, il souffre de l'opacité et de la mobilité. Il voudrait dissiper l'ombre et immobiliser le passage. Mais si le langage accepte de devenir une parole de veille, une parole qui ne vise pas la possession, alors l'opacité et la mobilité cessent d'être des obstacles : elles deviennent des conditions. L'opacité rend possible une parole qui écoute.

La mobilité rend nécessaire une parole qui demeure ouverte, qui ne se referme pas sur ses propres mots, qui sait qu'elle ne conclut pas, qu'elle accompagne.

Il ne s'agit donc pas de renoncer au langage, ni de célébrer son échec comme une défaite romantique. Il s'agit de comprendre que le langage ne peut être juste qu'à condition de consentir à sa limite, non comme à une frontière, mais comme à un régime. Il n'a pas à abolir l'opacité, il a à la respecter. Il n'a pas à immobiliser la faille, il a à la suivre. Et cette fidélité, qui n'est ni technique ni méthode, est déjà une orientation vers ce que la poésie a toujours su, parfois avant de le penser : la parole ne devient vraie que lorsqu'elle cesse de vouloir tout dire, et commence à laisser apparaître, dans ses propres inflexions, la résistance et la mouvance du monde.

De cette circulation naît la possibilité d'une communauté. Non une communauté fondée sur l'identité, ni sur l'appartenance préalable à un plan commun, mais une communauté qui émerge à partir des failles elles-mêmes, à condition que celles-ci deviennent le lieu d'un langage. Ce langage ne peut être univoque. Il est nécessairement polyphonique, car chaque faille laisse passer l'Esprit selon une inflexion singulière.

De cette circulation naît la possibilité d'une communauté. Il faut entendre le mot avec prudence, tant il a servi à masquer l'essentiel. On appelle « communauté » des ensembles déjà constitués, des appartenances, des identités, des regroupements institués par la naissance, l'histoire, la loi, la coutume, l'intérêt. On dit « nous » parce que l'on partage une langue, un territoire, une mémoire, une religion, une classe, parfois même une blessure. Rien de tout cela n'est négligeable, mais ce n'est pas ce qui nous importe ici. Car la communauté dont il est question ne se fonde pas sur une identité préalable. Elle ne repose pas sur l'idée qu'il existerait, avant toute rencontre, un plan commun auquel chacun appartiendrait déjà. Elle ne présuppose pas une unité à retrouver. Elle ne consiste pas à s'aligner sur un centre, à se reconnaître dans une figure commune, à rejoindre une totalité plus large où l'on serait enfin « à sa place ». Une telle communauté est souvent une clôture. Elle produit de la sécurité, mais elle ne produit pas du devenir. Elle consolide, elle ne fait pas émerger.

Or ce qui est en jeu ici, si l'on suit jusqu'au bout ce que la faille et sa mouvance impliquent, c'est une communauté qui n'a pas d'autre origine que la traversée. Elle ne se décrète pas. Elle ne se possède pas. Elle n'est pas un état. Elle est un devenir commun qui naît là où, précisément, l'unité du plan est rompue. La faille n'est donc pas seulement l'espace de l'isolement. Elle est aussi le lieu où l'isolement peut être surmonté sans être aboli, c'est-à-dire sans que la singularité de chacun se dissolve. C'est ici que la circulation de l'Esprit devient décisive. Car si l'Esprit circule dans les failles, il ne les efface pas. Il ne les comble pas. Il ne rétablit pas un plan homogène. Il circule en elles, et ce faisant, il rend possible qu'elles deviennent des lieux de passage, non des frontières mortes.

Il faut alors préciser ce que signifie « émerger à partir des failles elles-mêmes ». La formule est forte et elle peut être mal comprise. Elle ne veut pas dire que la communauté serait le produit mécanique de la rupture. Une faille, on l'a vu, peut être stérile. Elle peut n'ouvrir sur rien. Elle peut enfermer chacun dans sa solitude, comme dans un trou. Pour qu'une communauté naisse, il faut autre chose : il faut que la faille devienne un lieu, non pas au sens géographique, mais au sens existentiel. Un lieu est ce qui accueille et ce qui permet la tenue. Un lieu n'est pas un point dans l'espace. C'est une possibilité de présence. Si les failles deviennent lieu, c'est que quelque chose y circule et y persiste sans s'y figer. C'est que l'écart cesse d'être simple séparation pour devenir correspondance. Non pas correspondance par identité, mais correspondance par résonance.

Cette résonance ne peut pas être muette. La communauté n'est pas un fait purement intérieur, une sorte de communion silencieuse où chacun se sentirait secrètement relié à tous. Si tel était le cas, elle demeurerait fragile, indistincte, et surtout invérifiable. Elle risquerait de n'être qu'un sentiment, une consolation, une illusion. Pour qu'une communauté émerge réellement, il faut qu'un langage soit possible. Non pas un langage qui expliquerait, qui démontrerait ou qui rassemblerait les différences sous un concept commun, mais un langage qui permette à la circulation de se manifester. Un langage qui laisse entendre. Un langage qui accueille des voix.

Et ce langage ne peut être univoque. L'univocité suppose un plan commun déjà donné, une norme, une syntaxe partagée qui absorbe les singularités. Un langage univoque fait certes communiquer, mais il communique au prix d'une réduction. Il exige que les voix s'ajustent à un même régime de sens. Il transforme la parole en échange d'informations, en transmissions de contenus, en messages alignés sur une grille commune. Il fabrique de la cohésion. Mais il

perd la communauté au sens fort, celle qui naît d'un devenir où personne n'est interchangeable. Là où tout se dit sur le même ton, c'est le monde lui-même qui perd ses reliefs. Tout devient commensurable. Et l'on croit être ensemble parce qu'on parle la même langue, alors qu'on ne fait que se répéter.

La communauté qui nous importe ne peut surgir qu'à partir d'un langage polyphonique, c'est-à-dire d'un langage où plusieurs voix subsistent comme voix, où elles ne sont pas absorbées, où elles ne se réduisent pas à des variantes. Il ne s'agit pas d'un pluralisme d'opinions, encore moins d'un relativisme où chacun aurait « sa » vérité. La polyphonie dont il est question est plus profonde : elle est l'accord sans fusion, la co-présence sans totalisation. Chaque faille laisse passer l'Esprit selon une inflexion singulière. Cela signifie que la circulation n'abolit pas les différences, mais les rend audibles. Elle ne les organise pas d'en haut, elle les traverse de l'intérieur. Ainsi, ce qui est commun n'est pas un contenu identique, mais la circulation elle-même, l'expérience que quelque chose passe entre les voix sans les confondre.

On comprend alors pourquoi le langage est ici la condition de la communauté, et non un simple moyen secondaire. Sans langage, la circulation resterait une possibilité muette. Sans langage, chaque faille demeurerait un écart privé, un retrait, une solitude. Le langage polyphonique n'est pas un supplément qui viendrait après coup embellir une communauté déjà donnée. Il est le lieu même où la communauté advient, parce qu'il est le lieu où les singularités peuvent se répondre sans se nier. Un monde polyphonique n'est pas un monde où tout le monde parle en même temps. C'est un monde où l'on peut entendre que plusieurs voix parlent depuis des failles différentes, et que ces voix, loin de s'annuler, se rendent possibles l'une l'autre.

Il faut mesurer la portée de cette idée. Elle renverse la représentation ordinaire de la communauté. On croit souvent qu'il faut d'abord être unis pour parler ensemble. Ici, c'est l'inverse : c'est parce qu'un langage polyphonique devient possible que quelque chose comme une communauté peut émerger. Et ce langage ne devient possible que si les failles ne sont pas des trous, mais des passages. Autrement dit, la communauté n'est pas l'abolition des failles, elle est leur fécondité. Elle n'est pas la restauration d'un plan homogène, elle est l'apparition d'un commun qui n'est pas une totalité. Elle est ce devenir où l'Esprit, circulant, rend les distances habitables, sans jamais les supprimer.

Ainsi, au lieu de chercher la communauté dans l'identité, il faut la chercher dans la circulation. Au lieu de la vouloir comme un état, il faut la comprendre comme un mouvement. Au lieu de la fonder sur un plan commun, il faut la laisser naître du monde fissuré, à condition que ce monde fissuré puisse parler, non d'une seule voix, mais d'une pluralité de voix où chaque singularité devient audible comme telle. C'est dans cette exigence que la poésie trouve sa place, non parce qu'elle serait un « genre », mais parce qu'elle est peut-être, plus que tout autre mode de parole, ce qui sait laisser parler le monde à travers ses failles, sans jamais refermer le commun en totalité.

Sans langage, il n'y a pas de communauté. Sans polyphonie, le langage se referme. Et sans la circulation de l'Esprit dans les failles, la polyphonie reste impossible. La communauté n'est donc ni donnée d'avance ni produite par un agencement. Elle émerge lorsque la faille, rendue mouvante par l'Esprit, devient lieu de parole partagée sans être unifiée.

Sans langage, il n'y a pas de communauté. La formule peut sembler trop simple, presque triviale, tant nous sommes habitués à identifier la communauté à des faits objectifs, à des appartenances, à des liens sociaux ou institutionnels. On dira qu'une communauté existe parce qu'il y a un village, une famille, une classe, une nation, une Église, un cercle d'amis. Et l'on aura raison, d'un certain point de vue. Mais ces communautés-là peuvent subsister dans le silence, ou dans un langage purement fonctionnel. Elles peuvent tenir par la coutume, par l'habitude, par la contrainte, par la peur, par l'intérêt, parfois même par l'amour. Elles peuvent tenir sans que rien ne s'y dise de décisif. Or ce qui nous intéresse ici n'est pas ce qui tient par inertie, ni ce qui se maintient par simple reproduction. La communauté au sens fort, celle qui n'est pas seulement un fait social mais un devenir commun, ne peut naître que là où quelque chose se dit, se répond, se transmet, se risque. Ce « quelque chose » n'est pas un contenu à échanger, mais une présence à éprouver. Et cela n'a pas lieu sans langage.

Il faut toutefois entendre « langage » autrement que comme un système de signes. Le langage n'est pas seulement ce qui permet de communiquer des informations. Une telle conception est utile, mais elle réduit le langage à une fonction. Or la communauté dont il est question ici ne relève pas d'un échange de contenus. Elle relève d'une mise en commun de la présence,

d'un partage du monde tel qu'il est vécu, tel qu'il résiste, tel qu'il appelle. Le langage, alors, n'est pas un instrument. Il devient un lieu : le lieu où ce qui est singulier peut se rendre audible sans se perdre, le lieu où la distance peut être traversée sans être abolie. Sans ce lieu, les êtres restent juxtaposés. Ils peuvent coexister, mais ils ne deviennent pas ensemble.

Pourtant, dire « sans langage, pas de communauté » ne suffit pas. Car un langage peut très bien exister et pourtant produire l'effet inverse d'une communauté : il peut rassembler en écrasant. Il peut unir en uniformisant. Il peut faire parler tout le monde sur le même ton, dans la même syntaxe, sous les mêmes catégories. Il peut faire croire à la communion alors qu'il ne produit qu'une concorde superficielle, où chacun répète ce qu'il faut dire. C'est ici qu'apparaît la seconde proposition : sans polyphonie, le langage se referme. Un langage univoque est un langage qui se croit complet. Il se ferme dès lors qu'il ne laisse plus de place à ce qui n'entre pas dans ses contours. Il devient une clôture, une norme, une grille. Il ne s'ouvre plus à l'événement, il le recouvre. Il ne se laisse plus surprendre, il explique. Il ne laisse plus apparaître, il désigne. Il ne devient plus, il fonctionne.

Cette fermeture peut prendre des formes multiples. Elle peut être politique, morale, scientifique, religieuse. Peu importe, au fond. Ce qui compte, c'est le geste : l'univocité veut la stabilité. Elle veut l'accord obtenu par réduction. Elle veut une parole qui ne tremble pas, qui ne doute pas, qui ne s'expose pas. Dans un tel régime, le langage cesse d'être lieu de partage au sens fort, et devient lieu d'assignation. Il attribue à chacun une place, une identité, un rôle. Il organise la société, mais il n'ouvre pas un devenir commun. Il produit un monde administré par les mots. Et ce monde, même s'il est paisible, n'est pas habitable en profondeur, car il interdit précisément ce qui rend la communauté vivante : la présence singulière, la faille, la voix.

Ainsi la polyphonie n'est pas un luxe poétique. Elle est la condition de non-clôture du langage. Elle est ce qui empêche la parole de se transformer en appareil. Elle est ce qui fait que le langage demeure ouvert à l'inattendu, à l'irréductible, à la singularité. Dans une polyphonie authentique, les voix ne sont pas mises d'accord par une norme préalable. Elles se répondent sans être ramenées à l'identité. Elles coexistent sans se neutraliser. Elles ne produisent pas une unité totale, mais une tenue commune, fragile, qui demeure en devenir. Cette tenue n'est pas la fusion ; elle est la possibilité de se tenir ensemble sans se rendre interchangeables.

Mais la polyphonie, à son tour, reste impossible si l'on n'en comprend pas la source. C'est ici qu'intervient la troisième proposition : sans la circulation de l'Esprit dans les failles, la polyphonie reste impossible. Pourquoi ? Parce qu'une pluralité de voix peut se réduire à une cacophonie. Elle peut être simple dispersion. Elle peut n'être que juxtaposition de monologues. Pour qu'il y ait polyphonie, il faut plus que la multiplicité ; il faut un principe de correspondance qui ne soit ni un centre unificateur, ni une loi extérieure. Il faut quelque chose qui passe entre les voix, qui rende possible qu'elles s'entendent sans se confondre. Ce quelque chose ne peut pas être une norme, car une norme referme. Il ne peut pas être une totalité, car une totalité absorbe. Il ne peut pas être un agencement, au sens d'une recomposition de relations, car un agencement explique des configurations, non l'émergence d'une communauté vivante. Ce qu'il faut, c'est une circulation immanente, un passage intérieur, un souffle commun qui ne supprime pas la singularité mais la rend audible.

La faille, on l'a vu, est la condition première de la pluralité réelle, parce qu'elle empêche le monde de se fermer en un plan homogène. Mais elle n'est féconde que si elle n'est pas un trou statique. Elle doit être traversée. Or c'est précisément ce que signifie la circulation de l'Esprit : non pas un ajout, non pas une descente venue d'ailleurs, mais une présence immanente qui circule à même les choses, à même leurs fractures, à même leurs tensions. Lorsque l'Esprit circule, la faille devient mouvante. Et lorsqu'elle devient mouvante, elle cesse d'être simple séparation : elle devient passage. Elle devient lieu où une voix peut surgir autrement qu'en répétant le même. Elle devient lieu où plusieurs voix peuvent apparaître sans être dissoutes dans une unité, car ce qui les rend compatibles n'est pas l'identité de ce qu'elles disent, mais la circulation qui les traverse et qui les met en rapport sans les égaliser.

On peut alors entendre la conclusion, non comme une synthèse, mais comme une conséquence : la communauté n'est donc ni donnée d'avance ni produite par un agencement. Elle n'est pas donnée d'avance, parce qu'il n'y a pas de plan commun préalable où l'on appartiendrait déjà par nature. Et elle n'est pas produite par un agencement, parce qu'un agencement décrit des arrangements, mais ne fonde pas le commun comme devenir vivant. La communauté émerge lorsque la faille, rendue mouvante par l'Esprit, devient lieu de parole partagée sans être unifiée. Le mot « partagée » est décisif : il ne signifie pas que tous possèdent la même chose, mais que chacun peut donner et recevoir sans perdre ce qu'il est.

Et le mot « sans être unifiée » l'est tout autant : il signifie que la communauté ne se ferme pas en totalité, qu'elle reste ouverte, exposée, en devenir.

Il y a là une exigence qui est aussi une fragilité. La communauté ainsi comprise ne peut jamais être garantie. Elle peut toujours retomber dans l'univocité, se refermer en norme, s'installer dans l'identité. Elle peut aussi se dissoudre en dispersion si la circulation se perd, si la faille redevient trou, si les voix ne se répondent plus. Mais c'est précisément cette fragilité qui la rend vraie. Une communauté qui ne risque rien n'est souvent qu'une administration. Une communauté vivante est celle qui demeure en veille, c'est-à-dire attentive à ce qui, en elle, pourrait se refermer. Et c'est là que la poésie, loin d'être un supplément esthétique, prend son sens le plus rigoureux : elle garde le langage ouvert, elle maintient la polyphonie, elle rappelle que le commun n'est pas une unité à posséder, mais un devenir à habiter.

LA MOUVANCE DE LA FAILLE

Sous la croûte du jour dort une mer sans rivage,
Et l'herbe la recouvre en feignant l'innocence.
On marche sur des phrases comme sur des dalles lisses,
On croit que tout se tient, que le monde est un plan.
Mais une ligne sombre traverse le sol familier,
Un frisson dans la pierre, un léger désaccord.
La faille n'est pas un vide, ni un trou dans la terre,
C'est une lèvre ouverte où l'invisible respire.
Elle ne détruit pas la route, elle lui donne du jeu,
Et soudain la lumière a besoin de l'ombre.

Sans faille, tout langage serait une nappe tendue,
Un drap sans plis, sans grain, sans rumeur, sans blessure.
Une seule voix règnerait, vaste et monotone,
Comme un haut-parleur blanc au-dessus des saisons.
Les choses deviendraient des pièces bien rangées,
Les arbres des colonnes, les visages des numéros.
On dirait « nous » trop vite, comme on ferme une porte,
On dirait « vérité » comme on scelle un cercueil.
Mais la faille brise le vernis des certitudes,
Et rend à chaque pas son risque et sa nuance.

Pourtant une faille immobile n'ouvre aucun passage,
Elle est une bouche cousue, une absence qui pèse.
C'est le trou qui aspire et ne rend rien au monde,
Le puits sans eau, sans écho, sans corde, sans retour.
On s'y penche, on y tombe, on y perd sa voix même,
Et le silence y devient une loi sans horizon.

La fissure figée n'est qu'une négation froide,
Une scorie de nuit dans la chaux de la pensée.
Elle suspend, elle gèle, elle coupe sans donner,
Elle ne fait pas naître, elle interdit de naître.

Il faut que la faille bouge comme bouge une plaie,
Non pour saigner sans fin, mais pour laisser passer l'air.
Il faut qu'elle soit souffle et non simple béance,
Qu'elle ait la patience d'un ventre qui s'ouvre.
La Terre n'est pas poussée par une main extérieure,
Elle tremble de dedans, comme un cœur sous la peau.
La mouvance n'est pas un désordre à réparer,
C'est l'espace vivant où le possible commence.
Ce qui ne se déplace plus n'a plus d'avenir,
Et ce qui n'a plus d'avenir se fait cendre et norme.

On confond trop souvent mouvance et réagencement,
Comme si le réel n'était qu'un chantier de couches.
On imagine un mille-feuilles qu'on décolle et replace,
Des plans qui se succèdent, des dispositifs nouveaux.
On croit que le devenir naît d'un montage habile,
D'une permutation douce de l'ancien vers l'autre.
Mais ici rien ne change de niveau, rien ne surplombe,
Il n'y a pas d'étage où l'on grimpe pour comprendre.
La faille ne fabrique pas des formes par caprice,
Elle laisse traverser ce qui était déjà là.

La traversée n'est pas un déplacement dans l'espace,
C'est un passage intérieur dans la chair du monde.

Comme l'eau dans le bois, comme le feu sous la cendre,
Comme une sève sombre qui cherche une issue.
L'Esprit n'est pas un oiseau tombé du ciel un soir,
Ni un éclair sacré qui frappe un front docile.
Il est dans les choses mêmes, dans leur tremblement,
Dans la manière qu'elles ont de ne pas se fermer.
Il circule au plus près, dans les creux, dans les torses,
Et la faille est sa route, son sentier de silence.
Le langage bute alors, non sur un mystère clos,
Mais sur la résistance de ce qui n'est pas plan.
Il veut des bords stables, des contours arrêtés,
Il veut des noms qui tiennent comme des clous dans le bois.
Il cherche à faire l'inventaire des lignes mouvantes,
Comme on voudrait mesurer la mer avec une règle.
D'un côté, le relief fait ombre au regard pressé,
Il produit de l'opacité, non de l'énigme.
De l'autre, la faille bouge et déplace la prise,
Et le mot arrive tard, avec sa peur de perdre.

Ainsi l'échec du langage n'est pas une défaite,
C'est la preuve qu'un monde refuse d'être capturé.
Quand tout devient lisible, tout devient consommable,
Et la parole alors glisse comme verre sur verre.
Mais l'ombre d'un relief rend la phrase plus lente,
Elle oblige à l'écoute, elle désarme le savoir.
Et la mouvance empêche la conclusion finale,
Elle brise l'illusion d'un sens possédé.
Le mot juste n'est plus un sceau sur une chose,
C'est une veille, un pas nu près du bord qui respire.

De cette circulation naît une étrange communauté,
Non celle des drapeaux, ni celle des mêmes mots.
Non l'appartenance donnée comme un manteau d'avance,
Mais une proximité qui se fabrique en marchant.
La communauté n'est pas une unité retrouvée,
C'est une résonance entre des failles distinctes.
Chaque brèche laisse passer l'Esprit à sa manière,
Avec sa couleur propre, sa douleur, sa lumière.
Ainsi la pluralité n'est pas un bruit de foule,
Mais une musique rare où nul n'est effacé.

Sans langage, rien ne tient, tout reste côte à côte,
Comme des pierres dans l'herbe qui ne se regardent pas.
On peut vivre ensemble sans jamais se rejoindre,
On peut partager le pain sans partager le monde.
Le langage est le lieu où la présence se risque,
Où l'on dit non pour blesser mais pour ouvrir un espace.
Pourtant un langage unique se referme sur lui-même,
Il devient loi, procédure, pompe et catéchisme.
Il met tout au même ton, il nivelle les voix,
Et l'on croit être unis parce qu'on se répète.

La polyphonie n'est pas un luxe de poètes,
Elle est la condition pour que le monde respire.
Elle empêche la langue de devenir appareil,
Elle garde une fenêtre dans la maison des mots.
Plusieurs voix ne signifient pas plusieurs vérités,
Mais plusieurs naissances au sein d'un même réel.
L'accord n'est pas fusion, il est tenue fragile,
Une écoute qui laisse l'autre demeurer autre.

La polyphonie ne supprime pas la distance,
Elle la rend habitable, comme un feu dans la neige.

Or cette polyphonie ne naît pas par montage,
Ni par simple addition de monologues fiers.
Elle exige qu'un souffle passe entre les voix,
Qu'il y ait un commun sans centre ni clôture.
Ce souffle ne commande pas, il traverse, il insiste,
Il n'impose pas l'unité, il maintient l'ouverture.
Quand la faille devient route, la parole devient pont,
Mais un pont sans béton, qui tremble et ne s'achève.
On ne « possède » pas ce commun, on y demeure,
Comme on demeure au bord d'un lac qui ne dort pas.

La communauté ainsi née n'a pas de garantie,
Elle peut se durcir, se fermer, se faire dogme.
Elle peut aussi se dissoudre en poussière de voix,
Si la circulation se perd dans le bruit du jour.
Il faut donc une fidélité sans possession,
Une attention qui n'attrape pas, qui n'enferme pas.
Garder ouverte la faille comme on garde une flamme,
Non pour brûler le monde, mais pour l'éclairer de dedans.
La vraie joie est fragile, elle tremble avec le tragique,
Et pourtant elle suffit pour continuer la marche.

Alors la poésie n'est pas un ornement du sens,
Elle n'ajoute pas des fleurs à la rigueur des preuves.
Elle est la manière même dont le monde se parle,
Quand on cesse de vouloir le faire taire par des noms.
Elle n'explique pas la faille, elle s'y tient, elle veille,
Elle laisse une place à ce qui ne se totalise pas.

Elle sait que le vrai n'est pas un résultat fermé,
Mais une présence qui passe et qui ne s'achève.
Ainsi le poème devient une pierre qui écoute,
Et sa phrase un sentier dans l'ombre où l'Esprit circule.

Et si l'on demandait enfin quel est le dernier mot,
Il faudrait répondre bas, comme à l'oreille d'un merle.
Le dernier mot n'est pas un mot, c'est un passage,
C'est la faille mouvante où nul ne règne seul.
Un monde sans faille est une salle bien éclairée,
Où l'on voit tout sans voir, où l'on parle sans trembler.
Un monde avec la faille est un seuil dans la nuit,
Où l'ombre a du poids, où la lumière consent.
Là, la communauté naît comme un chant partagé,
Et l'Esprit, sans tomber du ciel, traverse nos lèvres.

LE ZÉPHYR DE L'ESPRIT

Ce n'est pas la tempête aux épaules de foudre,
Ni le grand tourbillon qui confond les visages.
Ce n'est pas le chaos jeté sur les maisons,
Ni l'arbre déraciné comme une phrase arrachée.
C'est un vent sans colère, un passage lumineux,
Un souffle qui ne brise et pourtant fait frémir.
Il arrive si bas qu'on le prend pour un doute,
Si doux qu'on le confond avec la paix du soir.
Mais il ouvre la feuille et soulève la poussière,
Et l'on sent que le monde a repris son secret.

Il ne vient pas d'en haut comme une loi de feu,
Il n'a pas d'origine dans un ciel souverain.
Il naît dans les choses mêmes, au creux de leur silence,
Dans l'herbe qui se penche et dans l'eau qui se ride.
Il habite la pierre, non comme un sens gravé,
Mais comme un lent frisson sous la peau du réel.
Il passe dans les failles comme un doigt sur une plaie,
Non pour l'agrandir, mais pour lui rendre l'air.
Et la faille, traversée, cesse d'être un trou,
Elle devient un seuil où l'on peut encore naître.

On croyait que la terre était un plan tranquille,
Un sol où tout se pose et finit par tenir.
On avait des mots droits, des phrases comme des routes,
Des clôtures de pensée, des villages de sens.
Mais le zéphyr glisse et défait la certitude,

Il n'abat pas les murs, il entrouvre les portes.
Il met du jeu dans l'axe, du tremblement dans l'ordre,
Il rend au « même » sa fêlure et sa nuance.
Alors la voix unique perd son règne facile,
Et l'on entend, plus bas, d'autres voix se lever.

Le zéphyr n'est pas force, il est fidélité,
Non celle qui retient, mais celle qui traverse.
Il n'explique rien, il ne prouve pas non plus,
Il donne à la présence une manière d'être.
Il ne remplit pas l'écart, il n'efface pas l'ombre,
Il apprend au regard la patience du relief.
Il laisse à chaque chose sa distance et son poids,
Il refuse la prise qui voudrait tout saisir.
Ainsi le vrai n'est plus un sceau posé sur le monde,
Mais une veille à genoux au bord de ce qui bouge.

Le langage, d'abord, se heurte à ce passage,
Car il aime l'arrêt, la découpe, la prise.
Il cherche des contours où les lignes dérivent,
Il veut des noms stables comme des clous dans le bois.
Le zéphyr lui répond par une mobilité lente,
Par un glissement intime où la forme se déplace.
Et pourtant ce n'est pas fuite, ni ruse, ni mystère,
C'est la vie du réel, non totalisable.
Le mot doit devenir humble, et moins possesseur,
Pour suivre ce souffle clair sans le tourner en règle.

Alors naît une écoute, et l'écoute devient lieu,
Non un lieu dans l'espace, mais un lieu dans l'être.
La faille, sous le zéphyr, se fait gorge et passage,

Elle ne sépare plus comme une lame froide.
Elle distingue, oui, mais pour rendre la rencontre,
Elle ouvre un intervalle où l'on peut se répondre.
Ce qui était solitude devient résonance,
Non par fusion des voix, mais par tenue commune.
Le zéphyr n'unit pas en effaçant les bords,
Il garde chaque rive et crée le pont fragile.

Sans polyphonie, la langue se referme vite,
Elle devient machine, catéchisme, procédure.
Elle met tout au même ton, elle égalise l'ombre,
Elle fait de la parole un règlement du jour.
Mais le zéphyr, discret, empêche cette fermeture,
Il garde une fenêtre dans la maison des mots.
Il laisse entrer le dehors sans le réduire au même,
Il accueille la voix mince, l'inflexion singulière.
Ainsi le monde parle sans devenir discours,
Et l'homme entend, enfin, qu'il n'est pas seul à dire.

Ce zéphyr ne mélange pas les voix dans un brouillard,
Il ne fait pas du chant un bruit sans harmonie.
Il ne confond pas l'enfant avec le vieillard,
Ni la pierre avec l'aile, ni la plaie avec la fleur.
Il respecte les timbres, il garde les écarts,
Et c'est pour cela même qu'un accord devient possible.
L'accord n'est pas la paix, ni l'uniformité,
C'est la co-présence au sein d'une tension vive.
On ne devient ensemble qu'en demeurant distinct,
Et le zéphyr le sait, sans jamais le proclamer.

La communauté naît alors comme un feu très bas,
Un feu qui ne brûle pas, qui tient dans la cendre.
Elle n'est pas donnée d'avance par un nom commun,
Ni produite par montage, ni fondée sur un plan.
Elle émerge des failles quand le souffle y circule,
Quand les voix, au lieu de s'annuler, se répondent.
On ne possède pas ce commun, on y demeure,
Comme on demeure au bord d'une eau qui ne dort pas.
Et si l'on veut le saisir, il se retire aussitôt,
Car il n'est pas un bien : il est un devenir.

Ainsi l'Esprit n'est pas l'orage des prophètes,
Mais le zéphyr clair qui traverse les ruines.
Il ne promet pas le salut, il rend le tragique habitable,
Il pose sur l'épaule un poids qui devient force.
Il ne ferme pas la faille, il la garde ouverte,
Non pour la douleur seule, mais pour la naissance.
Il ne donne pas le dernier mot, il donne la marche,
Et dans cette marche une joie sans emphase.
Si tu veux le nommer, fais-le sans souveraineté :
Appelle-le zéphyr, et écoute ce qu'il ouvre.